

The book cover features a vibrant, stylized illustration. The background is a dark blue field filled with various flowers and leaves in shades of green, yellow, orange, and red. In the foreground, five women wearing colorful headscarves (red, orange, purple, yellow, and blue) are depicted in profile, looking towards the right. The overall style is reminiscent of traditional Persian or Iranian art.

SHOKOOFEH AZAR

QUAND
S'ILLUMINE
LE PRUNIER
SAUVAGE

ROMAN


CHARLESTON

SHOKOOFEH AZAR QUAND S'ILLUMINE LE PRUNIER SAUVAGE

1979. La révolution islamique gronde à Téhéran. Une des plus vieilles monarchies au monde tombe pour le régime répressif de Khomeiny.

Contraints de fuir la capitale, Hushang, Roza et leurs trois enfants tentent de reconstruire leur vie dans le petit village reculé de Razan, au cœur de la région montagneuse du Mazandéran. Malgré la terreur, malgré les âmes des martyrs de la révolution qui rôdent en attendant l'heure de la vengeance, malgré la tempête de neige noire, la forêt où poussent les pruniers sauvages offre un refuge aux espoirs et aux rêves de liberté.

Mais personne n'échappe longtemps à la violence, et le chaos s'étend rapidement à l'ensemble du pays, n'épargnant ni les jeunes, ni les vieux, ni les vivants, ni les morts.

Djinn, démons, sirènes et fantômes côtoient dictateurs et bourreaux dans ce texte empreint de réalisme magique à la manière d'un poème perse. Un voyage merveilleux et terrifiant dans l'histoire et le folklore iraniens.

« AVEC UN CHARME DE CONTE DE
FÉES, CE RÉCIT CÉLÈBRE LES CONNEXIONS
HUMAINES, MÊME DANS LA MORT. »

Booklist

Traduit de l'anglais par Muriel Sapati

ISBN : 978-2-36812-659-2



9 782368 126592

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Illustration © Raphaëlle Faguer


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

QUAND S'ILLUMINE
LE PRUNIER SAUVAGE

Titre original : *The Enlightenment of the Greengage Tree*

Copyright © Shokoofeh Azar, 2017

Première publication par Wild Dingo Press Australia Pty Ltd.

Publié avec l'accord de The Rights Hive, Australia et de son co-agent Marotte et Compagnie, France.

Tous droits réservés.

Ce livre a été publié avec le concours du gouvernement australien par le biais du Conseil australien et de son organisme de financement et de conseil pour les arts.



Traduit de l'anglais par Muriel Sapati

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-659-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Shokoofeh Azar

QUAND S'ILLUMINE
LE PRUNIER SAUVAGE

Roman

Traduit de l'anglais par Muriel Sapati


CHARLESTON

*Nous ne sommes pas le premier peuple qui s'est voué
à l'autodestruction dans une ville dotée de tout ce qui
pouvait faire son bonheur.*

Bahram Beizai
Manifest of Desolation

*Ce livre est dédié à tous ce que je connais :
les morts et les vivants*

D'APRÈS BEETA, Maman fut frappée d'une illumination le 18 août 1988 à 2 h 35 précises sur notre plus haut prunier sauvage, dans le tintamarre de casseroles qui, chaque après-midi à l'heure de la vaisselle, tirait le verger de sa léthargie, en haut de la colline qui surplombait les cinquante-trois maisons du village de Razan. Au même moment à Téhéran, les yeux bandés et les mains attachées dans le dos, Sohrab fut pendu sans avoir été jugé par aucun tribunal et sans savoir qu'il serait enterré en masse avec des centaines d'autres prisonniers politiques dès le lendemain matin. Il serait enfoui au petit jour dans une longue tranchée, au milieu du désert qui s'étendait au sud de la capitale. La fosse commune ne porterait aucun signe, aucune indication, de peur qu'un proche ne vienne s'y recueillir des années plus tard – pas même une pierre tombale que l'on pourrait tapoter avec un petit galet avant de murmurer : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu* . »

* Selon cette coutume iranienne, les petits coups frappés sur la tombe sont destinés à réveiller l'esprit du mort qui entendra alors : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. » (Note de l'autrice)

D'après Beeta, Maman redescendit du grand prunier sans un regard pour ma sœur qui remplissait sa jupe de reines-claude au goût acidulé, puis elle se dirigea vers la forêt en disant : « Rien de tout cela n'est tel que je le croyais. » Beeta lui demanda de s'expliquer, mais Maman avait l'air envoûté de ceux qui ont la fièvre des forêts, celle que j'appelle « la mélancolie des bois ». Les yeux dans le vague et le pas assuré, elle s'éloigna et grimpa sur le plus haut chêne qu'elle trouva. Elle resta assise près de la cime de l'arbre trois jours et trois nuits, sous le soleil, sous la pluie, sous la lune, et dans le brouillard, à contempler la vie qui venait de lui être révélée.

Tandis que Maman élisait domicile au sommet du chêne d'où elle posait un regard neuf sur sa propre existence, sur celle des membres de sa famille proche ou éloignée, sur notre grande maison, avec ses cinq chambres et son verger de cinq hectares, sur le village de Razan, sur Téhéran, sur l'Iran et, soudain, sur la planète et l'univers tout entiers, Beeta se précipita dans la maison pour nous annoncer la nouvelle : fascinée par les lucioles depuis toujours, Maman avait une nouvelle lubie, la folie des hauteurs ! Au début aucun d'entre nous ne prit cette passion au sérieux, mais comme à minuit passé, elle n'avait pas donné le moindre signe de vie, je sortis la première, Papa me suivit, puis Beeta lui emboîta le pas, munie d'une lanterne, et nous allâmes nous asseoir tous les trois au pied de l'arbre. Nous fîmes un feu pour chauffer une bouilloire en zinc dans l'espoir que l'odeur de notre thé embaumerait cette forêt hyrcanienne datant du jurassique – l'une des dernières au monde – et attirerait Maman parmi nous. Mais les effluves du thé fumé venu du nord s'élevèrent dans les airs et l'accompagnèrent dans sa traversée de la Voie

lactée, agencement fascinant d'astres et de planètes qui tournoyaient chacun sur leur orbite, espace intersidéral dans lequel les savants cherchent désespérément un signe de Dieu. Tout là-haut, alors qu'elle flottait sur son nuage d'étoiles minuscules, la vision d'une Terre à peine plus grosse qu'un grain de poussière ramena Maman à la même conclusion qui s'était imposée à elle la veille à 2 h 35 précises. Rien n'était tel qu'elle l'avait cru jusqu'alors. La vie, c'est ce que nous nous acharnons à détruire : l'instant présent qui porte en lui le passé et le futur, comme les lignes de la main, comme les nervures d'une feuille ou les yeux iridescents de son mari Hushang.

Le lendemain, nous nous réveillâmes vers 5 heures, Papa, Beeta et moi, dans l'épaisse brume du matin, à l'heure où les derniers renards regagnaient leur tanière après avoir chassé les poules et les coqs du village toute la nuit. Une huppe battit des ailes tout près de nous. Au terme de ses pérégrinations dans l'espace, ayant sillonné des villes et des villages, contemplé des îles et des tribus lointaines, Maman était revenue se poser sur la plus haute branche de son chêne, juste à temps pour entendre les moineaux gazouiller par milliers, juste à temps pour apercevoir un hérisson s'effrayer d'un mouvement de mon père, se mettre en boule et rouler sur le sol en pente. Chacun d'entre nous retrouva sa place : nous trois autour du feu, Maman sur son arbre et Sohrab dans la fosse commune, parmi des centaines d'autres cadavres. Les bourreaux avaient dû exécuter tant de gens qu'ils n'avaient pas réussi à enfouir les corps dans les délais prévus. Les premiers à mourir furent les plus chanceux. Dans les jours qui suivirent, les mises à mort furent si nombreuses à Evin que les cadavres entassés dans la cour de la prison commencèrent à sentir. Depuis

la construction du pénitencier, jamais les mouches, les fourmis, les chats et les corbeaux d'Evin n'avaient vu pareil festin et tous s'en donnèrent à cœur joie. Les prisonniers politiques les plus jeunes pouvaient être graciés par l'imam s'ils acceptaient d'abrèger les souffrances des condamnés à mort en leur assenant le coup de grâce. Le visage couvert de bleus, les mains tremblantes et le pantalon trempé d'urine, des centaines d'adolescents âgés de treize à quatorze ans – qui n'avaient commis d'autre crime que de participer à une réunion politique, de lire des pamphlets interdits ou de distribuer des tracts dans la rue – durent abattre d'une balle dans la tête des suppliciés qui les fixaient de leurs yeux aux pupilles clignotantes.

Dans ce chaos, les bourreaux assaillis par l'odeur délétère qui avait envahi la prison étaient pris de folie et transférés directement à l'asile militaire avant de disparaître ou d'être exécutés à leur tour quelques mois plus tard. Du 29 juillet 1988, début de la première vague d'exécutions de moudjahidine du peuple et de détenus communistes, à la mi-septembre de la même année, plus de cinq mille personnes furent mises à mort à Téhéran, à Karaj et dans d'autres villes iraniennes, soit par pendaison, soit par un peloton d'exécution. Ils ne furent que trois soldats à désobéir à l'ordre de tirer. Chacun reçut trois balles de plomb, comme les condamnés à mort. Dès le mois d'août, sur les dizaines de chauffeurs de semi-remorques réfrigérées qu'on avait chargés de transporter les corps jusqu'aux déserts les plus éloignés de la ville, seuls quatre hommes finirent à l'asile. À force de respirer la puanteur des cadavres en décomposition, ils s'imaginaient qu'elle émanait d'eux, qu'elle les suivait partout et les trahissait. Ils soupçonnaient leurs épouses de la sentir, mais de n'en rien laisser paraître,

par pitié. Ils craignaient les regards épouvantés qu'on leur lançait dans les longues files d'attente lorsqu'ils attendaient leur tour pour des tickets de rationnement, du pain ou du lait pasteurisé. L'un d'eux croyait que les corbeaux noirs qui se massaient de plus en plus nombreux autour des fosses communes le traquaient. Qu'ils soient perchés sur les murs de sa maison, sur les poteaux électriques ou qu'ils tournoient dans le ciel au-dessus de Téhéran, il les croyait attirés par la puanteur de sa chair, bien décidés à causer sa perte. Dans d'autres déserts, à l'extérieur d'autres villes, deux soldats furent abattus d'une balle dans le dos pour avoir pris la fuite au moment où leur peloton d'exécution s'apprêtait à tirer sur des prisonniers politiques. Pendant ce temps, en raison de « l'excellence des services rendus », des centaines d'exécuteurs des hautes œuvres et de transporteurs de corps en putréfaction furent promus gardiens de la révolution, maires et d'autres eurent l'honneur de se voir chargés d'interroger les suspects, d'administrer des châtiments ou de surveiller les détenus.

Au matin du 19 août, quand Papa rappela à Maman de sa voix enjouée que c'était l'heure du thé et du pain *kondak*, il savait bien qu'elle n'était pas près de renoncer à sa dernière lubie. Aussi s'empressa-t-il d'ajouter :

— S'il y a une chose que nous avons héritée de nos ancêtres, c'est cette passion pour tout ce qui est nouveau. Une passion pour l'impossible.

Puis le brouillard s'épaissit et enveloppa nos silhouettes, notre lanterne, notre feu et notre bouilloire. Il offrit à Maman une autre occasion de parcourir l'immensité du monde qui, si vaste qu'il fût, avec ses religions et ses livres, ses guerres, ses révolutions et ses exécutions, ses naissances, sans oublier le plus haut chêne de notre forêt, n'était rien de plus qu'un grain de poussière dans l'univers.

À quarante-quatre ans, Maman vieillit d'un coup et, en l'espace de trois jours, ses cheveux devinrent tout gris. Quand elle revint à la maison, Beeta fut la première à la revoir.

— Il y a une vieille femme chez nous ! s'écria-t-elle.

Papa et moi accourûmes au salon où ma mère, installée sur le divan, se limait l'ongle du pouce gauche avec un calme déconcertant.

Soudain, l'illumination de Maman et les trois jours qu'elle avait passés sur son arbre me donnèrent une idée. Elle commençait à polir l'ongle de son pouce droit quand je me mis à vider la bibliothèque de mes livres. Le sourire aux lèvres, j'annonçai à ma famille que si des objets venaient à disparaître dans la maison, ils seraient en ma possession. Tous me dévisagèrent, Beeta avec des yeux étonnés, Maman de son regard surnaturel et Papa avec le petit sourire satisfait dont il était coutumier. Mais sans plus me soucier d'eux, j'allai dans l'atelier de mon père où je pris ce qu'il me fallait : un marteau, des clous, une scie et de la corde. Il me fallut cinq jours pour construire la cabane que je voulais. À l'abri des regards, au sommet du plus haut chêne de la forêt – celui-là même qui avait été le théâtre de l'ascension de ma mère –, elle avait une fenêtre au levant et une porte au couchant, un petit balcon qui donnait sur notre maison et une balustrade en corde. Sur son toit de branchages, j'étendis une grande bâche goudronnée sur laquelle on entendrait tambouriner la pluie, un bruit que j'avais adoré pendant treize ans – l'étendue de ma courte vie. Avant l'arrestation de Sohrab, chaque été, cette même bâche servait à produire des vers à soie. On l'étalait sur des planches posées à même le sol de la cave et les vers passaient deux semaines entières à grignoter des feuilles de mûrier, jusqu'au jour où, rêvant de

devenir papillons, ils se mettaient à tisser leurs cocons – bien loin de se douter qu’ils allaient finir noyés et ébouillantés dans une grande cuve. De ces cocons, il ne sortirait jamais rien d’autre qu’une soie blanche réservée à quelques marchands de tapis fortunés d’Ispahan, de Nain et de Kashan. Ceux-ci confieraient les précieux écheveaux à des tisserands indigents qui s’échinaient à la tâche dans des sous-sols froids et humides sans voir la lumière du jour et ne savaient rien d’autre que l’art de transformer en étoffe les rêves des vers à soie.

Assis sur le divan vert en face de Maman qui se limait les ongles d’un air absent, Papa la regardait en songeant que lui, l’habile fileur de soie grâce auquel notre famille prospérait, lui, l’héritier incontestable du don d’interagir avec des créatures surnaturelles, n’avait jamais eu la chance de voir léviter son épouse.

Quand il l’avait vue pour la première fois, sur la route de Darband, Roza avait tout juste dix-sept ans et se consumait d’un amour impossible. Un beau jour, portée par cet amour, elle s’était soudain élevée dans les airs au-dessus de la rue Nasser Khosrow, de ses passants et de ses librairies d’occasion – pour la première et la dernière fois. À peine six mois avant de connaître mon père, elle avait fait une autre rencontre, bien plus grisante mais sans avenir, une rencontre tellement exaltante que dès lors et jusqu’à la fin de ses jours, elle se mit à pousser des soupirs à nuls autres pareils. De longs et profonds soupirs qu’elle dissimulait de son mieux – quoique pas assez bien pour qu’ils échappent à l’attention de mon père –, année après année. À vingt-cinq ans, Papa était tombé éperdument amoureux au premier regard si bien qu’il épousa Roza – Maman – le jour même, à la nuit tombée, dans le brouillard le plus épais que Darband eût jamais connu, encore tout étourdi et en présence d’un mollah

qui passait par là. Le mollah avait peur des spectres et du brouillard, aussi marmonna-t-il quelques prières au pas de course puis, ayant reçu ses vingt tomans et un pour-boire, il n'attendit même pas que les jeunes mariés aient échangé leur premier baiser passionné pour s'éloigner dans la rue en pente avec sa lampe à huile. Ayant déposé une baie de cornouiller dans la bouche de Maman, Papa lui dit :

— Allons te présenter à ma famille.

Malgré mille et une étrangetés dont pouvaient s'enorgueillir Papa et Maman, de tous les membres de notre famille, mon préféré était Khosro, le petit frère de mon père. Tout en construisant ma cabane, je me rappelai qu'il avait le don de transformer n'importe quelle tâche en un rituel mystique. C'était le deuxième d'une fratrie de trois enfants nés à trois ans d'intervalle et le digne héritier de la folie familiale. Il avait fait un an de prison sous le chah Mohammad Reza, deux autres sous Khomeiny, s'était marié, puis avait divorcé. Khosro avait ensuite choisi de vivre reclus chez lui pour étudier le mysticisme de l'Inde et de l'Asie orientale en soixante-neuf volumes et apprendre le sanskrit. Après un séjour de trois jours et trois nuits dans le tombeau vide d'un cimetière tibétain, il s'était mis à léviter à un mètre du sol en pratiquant la méditation d'Osho. Il avait aussi passé un mois entier sur une barque au milieu d'un lac de Sibérie, comme un chaman le lui avait ordonné.

Tandis que j'entrelaçais des branches pour former l'un des murs de ma cabane, je fus prise de désespoir en repensant à la folie de mon oncle Khosro : quel exploit nouveau et inédit me restait-il à accomplir sur cette Terre ? Nous n'avions plus qu'à attendre sa venue car de nous tous, c'était celui qui avait le plus de chances de

comprendre Maman. Contrairement à moi et aux trois autres membres de la famille, il avait appris à chercher des réponses aux énigmes de la vie. Et cette quête ne faisait que commencer.

Toujours occupée à bâtir ma maison dans les arbres, je songeais à tout ce qu'avait fait mon oncle, à l'illumination inattendue de Maman et à sa soudaine lubie ascensionnelle, lorsqu'une averse d'été me surprit sur mon perchoir. La pluie continua à tomber pendant trois jours et trois nuits. Elle m'aurait sans doute changée en créature couverte d'écailles se nourrissant d'algues, de fruits gâtés et de mousse si Beeta n'était apparue tel un ange déchu avec son parapluie orange et sa jupe plissée bleu ciel pour me ramener à la maison. Au soir du cinquième jour, dans le verger silencieux et alors que nous attendions toujours l'oncle Khosro et des nouvelles de Sohrab, ma cabane fut enfin terminée.

2

ON DIT SOUVENT QUE CEUX QUI ARRIVENT ne sont jamais ceux qu'on attend. C'est donc ma tante Turan, quarante ans et des poussières, et ses six enfants déjà plus ou moins grands qui jouèrent le rôle de ceux qu'on n'attendait pas.

Je les revois encore entamer l'ascension de notre verger à flanc de coteau. Bien cachée par l'épais feuillage du chêne, je les aperçus la première par la fenêtre de ma cabane. Ayant épousé à dix-sept ou dix-huit ans un homme de treize ans son aîné, tante Turan s'était mise en devoir de donner une abondante progéniture à cet époux issu de la vieille et illustre famille Esfehani ; voilà la femme qui gravissait la colline en soufflant comme un bœuf, une femme que les grossesses avaient alourdie de cinquante kilos. Ses six rejetons stupides et paresseux la suivaient comme les wagons d'un train poussif ; accrochés les uns aux autres, grimaçants et haletants, ils cascadaient des branches pour manger des fruits au passage et, telle une hydre à six têtes, dévastaient tout en une fraction de seconde. Assise comme à son habitude sous

un prunier sauvage, Beeta les vit à son tour et s'élança vers eux en criant pour les accueillir et pour avertir les habitants de la maison de la venue de celle que tous priaient déjà le Ciel de voir repartir.

Maman et Papa accoururent chacun d'un côté de notre grande maison à cinq chambres. Ma mère pensait aux sept bouches supplémentaires qu'il faudrait nourrir, mon père se dit qu'il lui faudrait fermer son atelier à clé et Beeta se demanda où elle pourrait cacher son justaucorps rose et ses chaussons de danse. Quant à moi, je me préparai à rapatrier le restant de mes affaires dans ma cabane. À en juger par la présence des trois ouvriers de la région chargés de porter les lourdes valises de la smala, il était clair que les nouveaux venus s'apprêtaient à élire domicile dans notre logis pour quelque temps. Avant même d'arriver jusqu'à la maison, les enfants avaient tout saccagé dans leur sillage tandis que leur mère maugréait des remontrances à leur rencontre pour conserver un semblant de dignité au moment de se présenter devant ses hôtes. Elle n'était pas encore entrée dans la maison que déjà elle égrenait bravement les nouvelles de tout le clan Esfehani de Téhéran, sans se douter que, depuis l'arrestation de Sohrab, Maman et Papa n'avaient plus rien à faire de ces interminables récapitulatifs.

Shahriyar, le petit-cousin paternel de mon père – celui qui avait un doctorat en sciences économiques, mais s'était fait renvoyer de l'université à cause de ses penchants socialistes pendant la révolution culturelle et travaillait désormais comme chauffeur spécialisé dans les transports à longue distance entre Téhéran et Ispahan – avait encore eu un accident et cette fois-ci ses quatre passagers étaient morts sur le coup. C'était la cinquième fois que l'ombre de la mort venait rôder

autour du petit-cousin de mon père, mais il en était ressorti indemne.

Un jour, après ce terrible épisode, en arrivant à Ispahan, Shahriyar remarqua qu'un de ses passagers n'était pas descendu de voiture. Il lui lança un coup d'œil interrogateur dans le rétroviseur et reconnut immédiatement le visage froid et impassible de l'homme vêtu de noir. Aussi, sans un mot, il laissa monter un autre client et repartit pour Téhéran. À la fin de cette course, en pleine nuit, seul l'homme en noir était toujours là. Shahriyar le regarda à nouveau dans le rétro et, en pointant sa clé de voiture dans sa direction, il lui dit :

— Monsieur, je crois que j'ai fini mon service pour aujourd'hui !

— Et moi, je crois que tu sais qui je suis, répondit l'homme.

D'après tante Turan, Shahriyar avoua à ce sinistre visiteur qu'il pensait à lui du matin au soir depuis si longtemps qu'il l'avait reconnu dès qu'il avait posé les yeux sur lui.

Voyant que ses bavardages suscitaient enfin une lueur d'intérêt chez Papa et Maman, tante Turan prit un malin plaisir à s'interrompre avant de conclure :

— Bref, Shahriyar a cru qu'il avait rendez-vous avec la mort, mais en fait l'homme était juste là pour lui dire de ne pas se désespérer, il n'en avait pas après lui.

Arrivée dans la cour qu'elle traversa péniblement, tout essoufflée par ses cent vingt kilos, ma tante nous raconta que depuis cette funeste rencontre, plus aucun membre de la famille ne voulait monter dans le taxi de Shahriyar, pas même une minute. Tous pensaient qu'il avait fait un pacte avec Azraël, l'ange de la mort. Sa femme et leur enfant l'avaient quitté, ils le croyaient maudit et craignaient que l'opprobre des voisins ne s'étende à eux.

Mais le cousin Shahriyar ne s'en souciait pas le moins du monde et soutenait que la mort réserve un sort différent à chacun.

Le récit de tante Turan était véridique, mais il y manquait de nombreux détails dont elle n'avait pas connaissance. Ainsi, elle ignorait qu'en voyant que son passager était toujours à bord de son taxi à son retour à Téhéran, Shahriyar, que la dépression avait fait plonger dans l'alcool après la purge des universités, redémarrera pied au plancher et prit la route qui montait jusqu'à Shahrān Heights d'où on voyait les lumières de la ville scintiller comme des diamants. S'étant assuré qu'il n'y avait personne dans les parages, il avait alors sorti deux petits verres et une flasque rangés sous son siège. Toujours assis au volant, il avait rempli les deux verres d'alcool et en avait tendu un à l'inconnu installé sur le siège arrière pour porter un toast :

— À ce qui est écrit et ne peut pas être réécrit !

Sans laisser à son passager le temps d'ouvrir la bouche, Shahriyar avait vidé deux petits verres et lancé :

— Voilà, je suis fin prêt maintenant !

Impressionné par tant de magnanimité, le messenger de la mort avait avalé le contenu de son verre en écoutant Shahriyar.

— J'ai toujours voulu mourir à cet endroit précis, avec Téhéran à mes pieds dans toute sa crasse et toute sa splendeur. Si j'ai toujours aimé venir ici, ajouta-t-il après quelques instants de silence, c'est aussi parce que j'adore chercher la maison de celle que j'aime au milieu de toutes les autres... Mais après des années passées à regarder les lumières clignoter dans le noir en pensant à l'amour, je me suis aperçu que je n'aimais aucune des femmes de ma vie, avait-il conclu en s'esclaffant.

L'homme, qui était bel et bien venu prendre l'âme de Shahriyar, se dit qu'il allait le laisser profiter de ses derniers moments. Aussi lui demanda-t-il de lui servir un autre verre. En entendant cela, Shahriyar éclata de rire, sortit de la voiture et alla récupérer un bidon de quatre litres d'alcool de contrebande qui était caché sous la roue de secours, dans le coffre. Sans mot dire, ils trinquèrent, chacun buvant à la santé de l'autre, encore et encore, pour finir complètement soûls. Après cela, ils coururent dans la montagne, nus comme des vers, chantèrent et dansèrent en faisant tourner leurs caleçons autour de leur doigt. Tandis que Téhéran – ses mollahs, ses riches citoyens, ses soldats du Hezbollah, ses prostituées, ses prisonniers politiques, ses amants, ses sans-abri et ses poètes – s'endormait à leurs pieds, ils se campèrent face à la ville et pissèrent sur la capitale. Ils s'amusèrent à comparer la taille de leur sexe en riant aux éclats, puis s'effondrèrent ivres morts et sombrèrent dans un profond sommeil. Ils se réveillèrent en sursaut, à l'aube, sous une fraîche brise qui leur donna la chair de poule. Alors que les vapeurs astringentes de l'alcool lui faisaient encore tourner la tête, le messager de la mort avoua qu'il ne s'était jamais aussi bien amusé. Ensuite, il décida qu'il était temps de retourner en ville. Une fois à Shemiran, il insista pour payer sa course malgré les protestations de Shahriyar et lui dit qu'il n'avait plus à s'inquiéter de la mort désormais. Toujours en proie à l'ivresse, il descendit l'avenue Shariati en tâtant son entrejambe, car il avait découvert que son membre était beaucoup plus petit que celui de Shahriyar.

Ayant allumé une cigarette, tante Turan entreprit de nous donner des nouvelles de Shokoofeh, sa cousine au second degré ; Shahram, le fiancé de la jeune femme, l'avait quittée pour partir en Amérique. Un jour, bien

plus tard, Shokoofeh s'était endormie pour se réveiller au bout de trois jours.

— Où est Shahram ? avait-elle demandé avec anxiété.

Sa crainte redoubla quand elle comprit qu'elle avait dormi trois jours et trois nuits d'affilée et qu'elle avait complètement oublié que son fiancé l'avait quittée depuis des lustres. Ce soir-là, elle sombra dans un sommeil qui dura un mois entier et à son réveil, elle se demanda à nouveau, non sans alarme, où était Shahram. Cette fois-ci, quand elle s'aperçut qu'un mois entier s'était écoulé et que sa mémoire flanchait toujours plus, elle eut peur de se rendormir. Aussi, chaque soir, elle s'entailla le doigt avec un couteau et se frotta les yeux avec du sel pour tenir le sommeil en respect. Il n'empêche qu'un soir, après plusieurs jours et nuits sans fermer l'œil, Shokoofeh s'assoupit à nouveau. D'après tante Turan, cela faisait à présent six mois et seize jours qu'elle dormait et ne s'était toujours pas réveillée en demandant : « Où est Shahram ? »

Maman et Papa poussèrent un soupir de commisération pour cette cousine éloignée puis, prenant tante Turan par l'épaule, ils l'emmenèrent sous le ventilateur de plafond qui brassait d'un côté à l'autre du salon la touffeur de cette belle journée d'été que chauffait un soleil à son zénith. Il était loin de rafraîchir la pièce, ce ventilateur. L'air était absolument immobile, lourd du chagrin causé par les événements de sinistre augure qui planaient sur cet été maudit comme autant de menaces silencieuses. Aussi loin que remontent les souvenirs conscients ou inconscients de tous les vivants de la famille, les Esfehani n'avaient jamais connu pareil été. Même en remontant deux siècles en arrière, l'oncle Khosro qui, à cette époque, consacrait tout son temps à lire des livres d'histoire et à établir des corrélations

entre les événements du passé et l'histoire familiale pour dresser notre arbre généalogique, n'était tombé sur aucune mention ou récit de massacre comparable à celui qui eut lieu cette année-là.

Depuis que nous avons quitté Téhéran tous les cinq pour venir nous installer dans cette petite plantation de cinq hectares à l'extérieur d'un village perdu de la province du Mazandéran, tante Turan était la première de la famille à nous rendre visite. Aucun d'entre nous ne savait comment elle nous avait retrouvés et personne n'osa lui poser la question de peur qu'elle nous réponde : « Si nous ne sommes pas les bienvenus, nous n'avons plus qu'à repartir. » Nous n'allions pas tarder pas à comprendre ce qui l'avait amenée chez nous, même si, à ce moment-là, il serait déjà trop tard. Deux semaines après leur arrivée inattendue sous le soleil d'une chaude journée d'été, tante Turan et ses six enfants allèrent nager dans un petit étang au milieu des bois et se volatilèrent sous nos yeux.

Chez nous, c'est Beeta qui aimait le plus nager, aussi se trouvait-elle dans l'eau avec eux lorsqu'ils s'évaporèrent tous les sept dans les airs en même temps que l'eau de l'étang. En un clin d'œil, ma sœur se retrouva en train de patauger dans la boue visqueuse, le corps et le visage couverts de fange. Elle ouvrait et refermait la bouche, l'air ahuri, comme un petit poisson agonisant dans la vase qui articule en silence « *de l'eau... de l'eau... de l'eau !* ».

Ce jour-là, je les vis enfin tous épouvantés par l'un des étranges événements qui nous arrivaient. Beeta se mit à hurler et se réfugia dans les bras de Maman. Maman continua si longtemps à fixer le vide qu'avaient laissé l'étang et les sept baigneurs que la nuit tomba et Papa dut venir la chercher avec une lanterne. Ayant assisté à